

Freddy Perlman



**L'antisémitisme et le pogrom de
Beyrouth**

L'antisémitisme et le pogrom de Beyrouth, publié pour la première fois en 1892 dans *Fifth Estate* n°310 (vol.17 n°3), Detroit. Reparut en 1983 chez Left Bank Books, Seattle, avec l'aide de Terminal Words, Berkely. Traduit de l'anglais, annoté et publié dans la revue *Des Ruines. Revue anarchiste aperiodique*, n°1, décembre 2014, et republié dans le livre *Anthologie de textes courts. 1968-1988*, Fredy Perlman, Ravage éditions, février 2016.

Novembre 2023

L'antisémitisme et le pogrom de Beyrouth

Échapper à l'incarcération dans un camp de concentration, à la mort dans une chambre à gaz ou dans un Pogrom¹, pourrait produire un auteur inspiré, capable d'une pensée riche. Soljénitsyne par exemple : une perspicacité profonde sur beaucoup d'éléments centraux de l'existence contemporaine. Mais une telle expérience, en soi, ne fait pas de Soljénitsyne un penseur, un auteur, ou même un critique des camps de concentration ; elle ne confère pas en soi de pouvoirs spéciaux. Chez une autre personne, l'expérience peut sommeiller, inerte, comme une potentialité, ou rester à jamais vide de sens, elle peut aussi contribuer à transformer l'individu en un ogre. En bref, l'expérience est une partie indélébile du passé de l'individu, mais elle ne détermine pas son avenir ; l'individu est libre de choisir son avenir ; il est même libre de supprimer sa propre liberté. Dans le cas où il choisit la mauvaise foi, c'est un *Salaud*², au sens sartrien.

Mes observations sont empruntées à Sartre ; je voudrais les appliquer, non pas à Soljénitsyne, mais à moi-même, en tant qu'individu spécifique, et aux souteneurs américains de l'État d'Israël, en tant que choix spécifique.

1 Le mot pogrom est d'origine russe (*nospom*), et désigne à l'origine un assaut, avec pillage et meurtres, d'une partie de la population contre une autre. Il est passé dans d'autres langues pour désigner un massacre de Juifs en Russie. Il désigne alors des actions violentes préméditées, menées à l'instigation de la police tsariste avec l'aide de populations locales contre les communautés juives d'Europe. Les pogroms sont parfois menés contre d'autres minorités, comme les Tziganes. Ces actions s'accompagnent souvent de pillages mais aussi de destructions des biens personnels et communautaires et d'assassinats. L'historien Raul Hilberg définit le pogrom comme une brève explosion de violence d'une communauté contre un groupe juif qui vit au milieu d'elle-même.

2 En français dans le texte.

J'étais un des trois petits enfants que nos aînés enlevèrent d'un pays d'Europe Centrale³, un mois avant que les Nazis ne l'envahissent et ne commencent à y regrouper les Juifs. Seule une partie de ma famille étendue réussit à partir, les autres restèrent et furent persécutés. De ceux-ci, tous mes cousins et cousines, oncles, tantes et grands-parents sont morts dans des camps de concentration et des chambres à gaz des nazis, excepté deux oncles, dont je reparlerai plus tard.

Un mois de plus et, moi aussi, j'aurais été un de ceux qui subirent l'extermination rationnellement et scientifiquement planifiée d'êtres humains, expérience centrale pour tant de personnes à un âge où la science et les forces productives sont fortement développées, mais je n'aurais pas pu écrire à ce sujet.

Je fais partie de ceux qui ont pu s'échapper. J'ai passé mon enfance parmi les gens de la région montagneuse des Andes qui parlaient le quechua, mais je n'ai pas appris à parler le quechua et je ne me suis pas demandé pourquoi. J'ai parlé à un quechua dans une langue étrangère à nous deux, la langue du conquistador. Je n'étais pas conscient de ma condition de réfugié, ni de celle des quechuas, réfugiés sur leur propre terre. Je n'en savais pas plus de la terreur – les expropriations, les persécutions et les pogroms, l'annihilation d'une culture ancienne – expérimentée par leurs ancêtres que je n'en savais de la terreur expérimentée par les miens.

Envers moi, les quechuas que je connaissais étaient généreux et hospitaliers, sans fourberie. J'avais une tante qui les respectait et les aimait, mais j'en avais une autre qui avait une attitude de dédain, elle les qualifiait de sales et de primitifs.

Je préférais ma tante qui les respectait et les aimait à celle qui avait une attitude de dédain et les qualifiait de sales et de primitifs.

Ses tromperies furent mon premier contact avec le double standard, le « deux poids, deux mesures » : escroquer ceux de l'extérieur pour enrichir

³ Il s'agit de la Tchécoslovaquie.

ceux de l'intérieur, l'adage moral qui dit : « C'est bien si c'est Nous qui le faisons ».

Son mépris fut ma première expérience du racisme, lui conférant ainsi de fait une certaine affinité avec les pogromistes qu'elle avait fuis. Leur échapper de justesse ne l'a pas rendue critique vis-à-vis deux. Cette expérience n'a probablement contribué en rien à sa personnalité, pas même à son identification au conquistador, puisque cela fut partagé par des européens qui n'avaient pas eu son expérience : celle d'échapper de justesse à un camp de concentration. Des paysans européens opprimés s'étaient identifiés aux conquistadors qui infligeaient une oppression encore plus vicieuse aux non-européens, avant même l'expérience de ma tante.

Elle fit usage de son expérience des années plus tard, lorsqu'elle fit le choix de soutenir l'État d'Israël, sans renoncer pour autant à son mépris pour les quechuas, au contraire, elle appliqua de façon plus large son mépris à d'autres populations dans d'autres parties du monde, des populations quelle n'avait jamais rencontrées ni côtoyées. Mais je ne m'intéressais pas à la nature de son choix à l'époque, je m'intéressais encore trop aux chocolats qu'elle me rapportait pour cela.

À mon adolescence, j'ai été amené en Amérique, qui était un synonyme de New York, même pour les quechuas qui étaient déjà allés aux États-Unis. Mais comme j'allais très lentement l'apprendre, c'était un synonyme de beaucoup d'autres choses.

Peu de temps après mon arrivée en Amérique, le pouvoir d'État du pays d'Europe Centrale de mes origines fut accaparé par une bande de criminels égalitaristes organisés qui ont pensé pouvoir provoquer l'émancipation universelle en occupant des fonctions d'État et en devenant des policiers, alors même que le nouvel État d'Israël⁴, lui, menait sa première guerre fruc-

4 1948 est en effet à la fois l'année où l'État d'Israël déclara son indépendance (et les premiers conflits locaux qui allaient avec), et l'année où un putsch militaire en Tchécoslovaquie mettait au pouvoir un régime autoritaire d'inspiration marxiste-léniniste, dirigé par le Parti communiste tchécoslovaque (KSC). Le régime prit fin en 1989 au moment de la chute du

tueuse et transformait une population indigène de sémites en réfugiés intérieurs comme les quechuas auparavant, et en en bannissant d'autres, des réfugiés extérieurs comme les Juifs d'Europe Centrale auparavant. J'aurais dû me demander pourquoi les réfugiés sémites et les réfugiés européens qui se revendiquaient sémites, deux populations avec tant de choses en commun, n'ont pas fait cause commune contre des oppresseurs communs, mais j'étais beaucoup trop occupé à essayer de trouver ma voie en Amérique.

D'un copain d'école primaire que mes parents considéraient comme un voyou, et aussi de mes parents eux-mêmes, j'ai lentement appris que l'Amérique était l'endroit où tout le monde voulait être, quelque chose comme le Paradis, mais un Paradis qui resterait hors de portée même après l'avoir pénétré. L'Amérique était une terre d'employés de bureau et d'ouvriers d'usine, mais ni les bureaucrates ni les prolétaires n'étaient l'Amérique. Mon pote loubard résuma cela très simplement : il y avait les parasites et il y avait les débrouillards, et il fallait vraiment être con pour devenir un parasite.

Mes parents étaient moins explicites ; ils disaient : étudie durement. La motivation à peine voilée était : « Dieu nous préserve que tu deviennes un employé de bureau ou un ouvrier d'usine ! Deviens quelque chose d'autre : avocat ou patron ». À ce moment-là je ne savais pas que ces autres métiers étaient aussi l'Amérique, qu'avec chaque échelon gravi le Paradis demeurerait aussi inaccessible qu'auparavant. Je ne savais pas que la satisfaction de l'avocat ou même de l'employé de bureau ou de l'ouvrier ne venait pas de l'épanouissement de sa propre vie, mais du rejet de ce dernier, de son identification au processus ayant lieu à l'extérieur de lui-même, le processus effréné de destruction industrielle. Les résultats de ce processus pouvaient être observés dans les films ou les journaux, mais pas encore à la télévision, qui allait bientôt les apporter directement dans chaque maison ; la satisfaction fut comparable à celle du mateur dans un peep-show.

À ce moment-là je ne savais pas que ce processus était le synonyme le plus concret de l'Amérique.

Une fois en Amérique, je n'avais aucune utilité de mon expérience de rescapé de la dernière heure d'un camp de concentration nazi. L'expérience ne pouvait pas m'aider à gravir les échelons jusqu'au paradis, elle pouvait

bloc de l'Est, durant l'épisode dit de la « révolution de velours ».

même me gêner. Mon ascension effrénée aurait pu être considérablement ralentie, ou même stoppée nette, si j'avais essayé d'éprouver de l'empathie et de m'identifier à la condition de détenu de camp de travaux forcés qui aurait pu être la mienne, car j'aurais réalisé ce qui rendait la perspective de travailler à l'usine si effrayante : elle ne différait de l'autre condition que dans le fait qu'il n'y avait aucune chambre à gaz et que l'ouvrier n'y perdait que ses jours ouvrables.

Je n'étais pas le seul à n'avoir aucun usage de mon expérience d'Europe Centrale. Mes proches non plus. Pendant cette décennie, j'ai rencontré un de mes deux oncles qui avaient réellement vécu dans un camp de concentration nazi. Une fois en Amérique, même cet oncle n'avait aucune utilité de son expérience, il ne voulait rien de plus qu'oublier les pogroms et tout ce qui y était associé. Il voulait seulement gravir les échelons de l'Amérique. Il voulait ressembler, sonner et agir comme tous les autres américains. Mes parents avaient exactement la même attitude.

On m'a dit que mon autre oncle avait survécu aux camps et était parti en Israël, seulement pour être percuté par une voiture peu après son arrivée.

L'État d'Israël n'était pas pour moi un sujet intéressant durant cette décennie, bien que j'en aie beaucoup entendu parler. Mes parents parlaient avec une certaine fierté de l'existence d'un État avec des policiers juifs, une armée juive, des juges juifs et des patrons juifs, un État totalement différent de l'Allemagne Nazie et similaire à l'Amérique. Mes parents, indépendamment de leurs situations personnelles, s'identifiaient aux policiers juifs et pas à leurs cibles, aux propriétaires d'usine et pas aux ouvriers juifs. Ils s'identifiaient aux « débrouillards » juifs et pas aux « parasites » juifs, une identification qui était compréhensible parmi des gens qui voulaient nier ou oublier leur promiscuité avec les camps de travail. Mais en Israël, aucun d'eux ne voulait s'y installer, ils étaient déjà en Amérique.

Mes parents ont tout donné, à contrecœur, pour la cause sioniste, et ils ont été bafoués – tous exceptée ma tante raciste – par l'inqualifiable enthousiasme des américains de la seconde génération et d'après pour un État éloigné avec des policiers, des professeurs et des patrons juifs, puisque ces personnes étaient déjà des policiers, des professeurs et des patrons en Amérique. Ma tante raciste a compris sur quoi reposait cet enthousiasme : la solidarité raciale. Mais je n'étais pas conscient de cela à l'époque. Je n'étais pas un petit écolier américain émérite et surbrillant et je pensais

que la solidarité raciale était quelque chose de limité aux Nazis, aux Afrikaners et aux sudistes américains.

Je commençais à me familiariser avec les caractéristiques propres aux nazis qui m'avaient presque capturé : le racisme, qui réduit des gens à leurs connexions généalogiques sur cinq ou six générations, le nationalisme de croisade, considérant le reste de l'humanité comme un obstacle, la *Gleichschaltung*⁵, coupant toute liberté de choix individuel, l'efficacité technologique, faisant de petits humains de simples boulons de rechange d'une gigantesque machinerie, le militarisme despotique et arrogant, lançant des murs de tanks contre une minuscule cavalerie en arrachant cent fois les pertes subies et la paranoïa officielle, donnant de l'ennemi, des citadins et des villageois pauvrement armés, l'image d'une conspiration quasi omnipotente et toute-puissante, de portée et de dimension cosmique. Mais je ne voyais pas en quoi ces aspects étaient présents en Amérique ou en Israël.

C'est seulement pendant la décennie suivant comme étudiant universitaire américain avec un intérêt relatif pour l'histoire et la philosophie, que j'ai commencé à acquérir quelques connaissances superficielles sur Israël et le sionisme, pas spécialement parce que j'étais intéressé par ces sujets, mais parce qu'ils ont été inclus dans mes lectures. Je n'étais ni hostile, ni amical, j'étais juste indifférent. Je n'avais toujours aucune utilité de mon expérience de réfugié.

Mais je ne suis pas resté indifférent à Israël ou au sionisme longtemps. C'était la décennie de la capture spectaculaire et du procès du bon allemand Eichmann⁶ et de l'invasion tout aussi spectaculaire de grandes parties de

5 *La Gleichschaltung*, en allemand la Mise au pas, est le processus mis en œuvre par Adolf Hitler et le NSDAP pour accéder au pouvoir total en Allemagne et pour mettre la société au pas, afin de concrétiser le mythe de la « communauté populaire » (*Volksge-meinschaft*). Elle s'est déroulée de mars 1933 à août 1934.

6 Adolf Eichmann (né à Solingen et mort à Jérusalem en 1962) était un fonctionnaire de haut rang de l'Allemagne nazie et un membre des SS au rang d'Obersturmbannführer (lieutenant-colonel). Nommé pendant la guerre à la tête du RSHA Référât IV B4, qui s'occupe des « affaires juives et de l'évacuation », il fut responsable de la logistique de la « solution finale ». Il organisa notamment l'identification des victimes de l'extermination ra-

l'Égypte, de la Syrie et de la Jordanie dans une Blitzkrieg de six jours⁷, une décennie dans laquelle Israël faisait soudainement partie de l'actualité pour tout le monde, pas juste pour les réfugiés.

ciale prônée par le NSDAP et leur déportation vers les camps de concentration. Après son exfiltration en Argentine au sortir de la guerre par un réseau de clercs qui aida notamment Franz Stangl, Klaus Barbie et Mengele, Eichmann fut enlevé en pleine rue, à Buenos Aires, par une équipe d'agents du Mossad le 11 mai 1960. Eichmann comparaît à Jérusalem pour quinze chefs d'accusation le 11 avril 1961. Ce procès provoqua une controverse internationale. Les téléspectateurs du monde entier découvrirent en direct Eichmann dans une cage de verre blindée écoutant un interminable défilé de témoins décrivant son rôle dans le transport des victimes de la Shoah. La seule ligne de défense d'Eichmann était d'affirmer n'avoir rien fait d'autre que de « suivre les ordres ». Pour se familiariser avec les controverses intéressantes, notamment pour les anarchistes (à travers les idées d'éthique et d'individualité) qui ont suivi la capture, le procès et l'exécution d'Eichmann, on pourra lire Günther Anders : *Nous, fils d'Eichmann*, ou Hannah Arendt : *Eichmann à Jérusalem*.

7 La guerre des Six Jours est une guerre qui opposa, du 5 juin au 10 juin 1967, Israël à une coalition (la Ligue arabe) formée par l'Égypte, la Jordanie, la Syrie et l'Irak. Cette guerre fut déclenchée comme une « attaque préventive » d'Israël contre ses voisins arabes, à la suite du blocus du détroit de Tiran aux navires israéliens par l'Égypte le 23 mai 1967 (les Israéliens avaient préalablement annoncé qu'ils considéreraient cet acte comme un casus belli). Au soir de la première journée de guerre, la moitié de l'aviation arabe était détruite. Et au soir du sixième jour, les armées égyptiennes, syriennes et jordaniennes étaient défaites. Les chars de Tsahal bousculèrent leurs adversaires sur tous les fronts, et en moins d'une semaine, Israël tripla sa superficie : l'Égypte perdit la bande de Gaza et la péninsule du Sinaï, la Syrie fut amputée du plateau du Golan et la Jordanie de la Cisjordanie et de Jérusalem-Est. Plus symbolique encore que la défaite de la Ligue arabe fut la prise de la vieille ville de Jérusalem. La « cité des 3 religions du Livre » devint dès lors la capitale d'Israël, sans la reconnaissance de la plus grande partie de la communauté internationale. Les résultats de cette guerre, épisode du conflit israélo-arabe, influencent encore aujourd'hui la géopolitique de la région. En particulier, certains de ces territoires annexés sont toujours occupés par Israël aujourd'hui.

Je n'ai pas développé de pensée autonome, qui serait sortie de la norme à propos de l'obéissant Eichmann, excepté peut-être qu'il n'avait rien d'exceptionnel, puisque j'avais déjà rencontré tant de gens comme lui en Amérique. Mais grâce à certaines de mes lectures, je commençais à me questionner sur le racisme de ma tante sioniste.

J'appris que des populations anciennes comme les hébreux, les akkadiens, les arabes, les phéniciens et les Ethiopiens étaient tous originaires de la même terre, la terre dite de Sem (qui n'est autre que la Péninsule Arabe) et avaient tous parlé la langue dite de Sem, ce qui faisait d'eux des « sémites ». J'ai appris que la religion juive était née parmi des sémites dans l'ancien État levantin de Judée, que la religion chrétienne était née parmi des sémites de Nazareth et Jérusalem, la religion musulmane parmi des sémites des anciennes villes arabes de la Mecque et de Médina et qu'au cours des derniers 1300 ans, la région appelée Palestine avait été un endroit sacré pour les sémites musulmans qui vivaient là et dans les régions environnantes.

J'ai aussi appris que les religions des juifs et des chrétiens européens et américains, avaient été élaborées pendant presque deux millénaires par des européens, et plus récemment, par des américains.

Et si les juifs européens et américains étaient des sémites du fait de leur religion, alors les chrétiens (européens et américains l'étaient aussi, une notion que l'on considère généralement comme absurde. Si les Juifs étaient des sémites, comme l'affirme leur livre sacré, alors tous les chrétiens européens et américains sont des grecs ou des italiens, une notion presque aussi absurde.

J'ai commencé à soupçonner que le seul lien entre le sionisme de ma tante et le Sion du Levant, était un lien généalogique tracé, non pas sur six, mais sur plus de soixante générations. Mais j'en suis venu à considérer toute thèse raciale comme une particularité des Nazis, des Afrikaners ou des sionistes américains⁸.

⁸ Aux États-Unis, le mot « race » n'est jamais réellement sorti du vocabulaire scientifique comme populaire, alors qu'en Europe occidentale par exemple, le terme n'est plus usé que par des racistes assumés. Ce qui, dans le cadre de ce texte écrit par un américain et publié aux États-Unis en 1982, nous semble important à préciser, sachant que là-bas, même les gauchistes et beaucoup de radicaux anti-racistes n'ont jamais banni le mot de leur vo-

J'étais gêné. J'ai pensé qu'il y avait certainement plus que ça en cela ; certainement que ceux qui ont revendiqué être les descendants des victimes de tout ce racisme ne sauraient être les porteurs d'un racisme dix fois plus fin.

Je savais peu de choses sur le mouvement sioniste, mais assez pour commencer à me sentir mal à l'aise. Je savais que le mouvement avait à l'origine deux ailes dont l'une était socialiste et révolutionnaire, je pouvais le comprendre parce que je commençais à ressentir de l'empathie pour les opprimés, pas à cause d'une perspicacité que j'aurais tirée de ma propre expérience, mais de livres, également accessibles à d'autres. L'autre aile du sionisme m'était incompréhensible.

Les sionistes égalitaristes ou de gauche, comme je le comprenais à l'époque, ne voulaient pas être assimilés dans des États européens qui les avaient persécutés, certains parce qu'ils pensaient qu'ils ne pourraient plus jamais l'être, d'autres parce qu'ils étaient opposés à l'industrialisation capitaliste de l'Europe et de l'Amérique. Le Messie, leur mouvement, délivrerait le peuple d'Israël de l'exil et le guiderait jusqu'à Sion, vers quelque chose de totalement différent, vers un paradis sans « parasites » ni « débrouillards ». Certains d'entre eux, encore plus métaphoriquement, ont espéré que le Messie délivrerait les opprimés de leurs oppresseurs, sinon partout, au moins dans une utopie égalitaire millénaire située dans une province de l'Empire Ottoman, et ils étaient prêts à se joindre aux résidents musulmans de Sion contre les oppresseurs ottomans, orientaux et britanniques⁹. Ils ont partagé ce rêve avec ces millénaristes chrétiens qui avaient essayé de trouver Sion depuis plus d'un millénaire dans plusieurs provinces de l'Europe. Tous deux avaient les mêmes racines, mais je soupçonnais que les sionistes de gauche avaient hérité leur millénarisme des chrétiens.

Les sionistes égalitaristes étaient arrogants de penser que les résidents musulmans de leur Sion embrasseraient les gauchistes européens comme des libérateurs, ils étaient aussi naïfs que les égalitaristes qui avaient saisi

cabulaire.

⁹ La Palestine avait en effet été colonisée par les ottomans avant d'être occupée et administrée par les britanniques de 1923 à 1948, dans le cadre d'un mandat de la Société des Nations.

le pouvoir d'État dans le pays où je suis né, pensant que le millénium commencerait aussitôt qu'ils occuperaient des fonctions d'État et seraient devenus des policiers. Mais autant que je puisse voir, ils n'étaient pas racistes.

Les autres sionistes, de droite, qui au moment où j'entrais à l'université avaient presque supplanté ceux de gauche, au moins en Amérique, étaient des racistes explicites et d'arides assimilationnistes. Ils ont voulu un État dominé par une « race » si légèrement déguisée en religion, un État qui ne serait pas quelque chose de tout à fait différent, mais exactement pareil à l'Amérique et aux autres États de la Famille des Nations. Je ne pouvais pas le comprendre, tant il m'a semblé que ces sionistes, composés d'hommes d'État, d'industriels, de technocrates, n'étaient pas seulement des racistes, mais aussi des *conversos*¹⁰.

Les premiers *conversos* étaient des Juifs d'Espagne du XVe siècle qui, pour éviter les persécutions, découvrirent que le Messie juif tant attendu était déjà arrivé, un millénaire et demi plus tôt, dans la personne du prophète juif Jésus, le Crucifié. Certains de ces *conversos* ont alors rejoint l'Inquisition et ont persécuté à leur tour les juifs qui n'avaient pas fait la même découverte.

Le *converso* moderne n'était pas devenu catholique, car le catholicisme n'était pas le credo dominant du vingtième siècle, la science et la Technologie le furent.

Je pensais que Jésus avait au moins affirmé certains des traits caractéristiques à toutes les communautés humaines anciennes, tandis que la science et la technologie n'ont rien affirmé d'humain, elles ont détruit la culture aussi bien que la planète et les communautés humaines.

Il a semblé triste que les spécificités longtemps et soigneusement préservées et conservées d'une minorité culturelle qui avait refusé d'être absorbée devaient voler en éclats devant la découverte que l'État technocra-

10 Terme employé, avec celui plus péjoratif de « marranes », pour désigner les juifs et les musulmans convertis au catholicisme, le plus souvent sous la contrainte, dans la Péninsule Ibérique aux XI^e siècle et XVe siècle. Cette distinction discriminatoire structura les sociétés ibériques dès lors que de nombreuses institutions exigèrent, à partir de 1449, que leurs membres démontrent leur « pureté de sang » (« *limpieza de sangre* », en espagnol).

tique était le Messie et le processus industriel le millénium attendu depuis si longtemps. Cela rendit l'entière trajectoire vide de sens. Le rêve de ces *conversos* était pour moi répulsif.

Ce n'est que la décennie suivante, alors que je dépassais la trentaine, que ma proximité avec les pogroms nazis commença à devenir significative en moi. Cette transvaluation de mon expérience est arrivée soudainement et fut causée par quelque chose comme une rencontre fortuite, une rencontre qui, aussi par hasard, incluait une référence étrange à l'État d'Israël.

C'était la décennie où l'Amérique menait sa guerre d'extermination contre une population et une culture ancienne de l'Extrême-Orient¹¹.

Un jour, alors que je visitais mes parents américanisés, ma tante des Andes leur rendit visite en même temps, pour la première fois depuis leur séparation. C'était cette tante qui respectait les quechuas, pas assez pour apprendre leur langue, mais qui était restée parmi eux alors que tous les autres partaient. Leur conversation tournait autour de réflexions pieuses sur l'oncle qui était parti en Israël et avait été tué par une voiture après avoir réchappé des camps de concentration nazis.

Ma tante ne pouvait pas croire ce qu'elle entendait. Elle leur demanda s'ils étaient tous devenus fous. On avait tant raconté l'histoire de l'accident de la route aux enfants que les adultes avaient fini par la croire. Cet homme n'a pas été tué dans un accident, cria-t-elle, il s'est suicidé !

Il avait réchappé des camps de concentration parce qu'il avait été un des techniciens employés dans l'application de la science chimique aux opérations des chambres à gaz. Il avait alors fait l'erreur d'émigrer en Israël, où sa collaboration avait été rendue publique. Il ne pouvait probablement plus faire face aux yeux accusateurs. Peut-être a-t-il craint la vengeance.

Ma première réaction à cette révélation fut le dégoût contre un être humain qui pouvait être si moralement dégradé qu'il participa au gazage légal de sa propre famille et d'autres captifs semblables à lui-même. Mais plus je pensais à lui, plus je dus admettre qu'il y avait au moins eu un lambeau

11 Nous pensons que l'auteur fait ici référence à la guerre du Vietnam.

d'intégrité morale dans son acte auto-destructif final. Cet acte n'en a pas fait un paradigme moral, mais il contrastait brusquement les actes des gens qui manquaient même de ce lambeau d'intégrité morale, des gens qui revenaient d'Extrême-Orient et revendiquaient leurs actes, se vantant en réalité des atrocités qu'ils avaient infligées à leurs semblables.

Et je me suis demandé qui étaient vraiment ces autres, les purs qui avaient démasqué et jugé Eichmann, l'allemand obéissant.

Je ne savais rien des gens qui vivaient en Israël et n'avais jamais rencontré un israélien, mais j'étais de plus en plus conscient des puissants souteneurs américains de l'État d'Israël, pas les sionistes de gauche qui se trouvaient parmi eux, mais les autres, les amis de ma tante raciste. Les gauchistes avaient presque disparu dans de sombres limbes sectaires dans lesquelles aucun étranger ne pouvait pénétrer, des limbes qui empestaient autant que celles qui collaient à la peau des héritiers des Messies Lénine et Staline, avec leurs sectes tordues dans tous les sens par l'existence de l'État, allant de ceux qui ont prétendu que leur prise du pouvoir était tout ce qui était nécessaire pour transformer l'État d'Israël en une communauté égalitaire, à ceux qui prétendaient que l'État existant d'Israël était déjà la communauté égalitaire.

Mais les sionistes de gauche passaient surtout leur temps à se disputer entre eux.

C'étaient les autres qui monopolisaient tout le vacarme et qui se disputaient avec tout le monde. Et ceux-ci étaient explicites à propos de ce qu'ils admiraient dans l'État d'Israël. Ils l'ont affirmé, ils s'en sont vanté et cela n'avait aucun rapport avec l'égalitarisme de l'aile souffrante. Ce qu'ils admiraient était :

-Le nationalisme de croisade qui ne considère les humains alentours que comme des obstacles à son fleurissement.

-La puissance industrielle de la « race » qui avait réussi à révolutionner le désert en le faisant fleurir.

-L'efficacité des êtres humains remodelés en opérateurs de tanks et d'avions à réaction incroyablement précis.

-La sophistication technologique des instruments de mort eux-mêmes, infiniment supérieurs technologiquement à ceux des Nazis.

-La police secrète spectaculairement entreprenante dont les prouesses n'étaient pas inférieures, malgré un si petit État, à celles de la C.I.A., du KGB ou de la Gestapo.

-Le militarisme arrogant et despotique qui envoya ses dernières inventions d'une science meurtrière contre une collection hétéroclite d'armes en arrachant cent fois le nombre de pertes subies.

Cette dernière vantardise, qui a exprimé la moralité d'une centaine d'yeux pour un œil et de milliers de dents pour une dent, me semblait particulièrement répulsive dans la bouche de supporters d'un Etat théocratique où une élite morale revendiquait de pouvoir fournir des conseils inspirés sur des questions éthiques. Mais cela n'étonnera que ceux qui ne connaissent pas les théocraties de l'histoire.

Pendant cette décennie, le racisme de ces admirateurs de l'État d'Israël est devenu virulent. On n'a plus considéré les sémites expropriés de Sion comme des humains, ils étaient des arabes arriérés, seuls ceux qui parmi eux avaient été métamorphosés en bons israéliens assimilés pouvaient être considérés comme des humains, les autres étaient sales et primitifs. Et les primitifs, dans la définition donnée quelques siècles plus tôt par les conquistadors, n'avaient non seulement aucun droit de résister à l'humiliation, l'expropriation et la désolation qui va avec, mais ils n'avaient même tout simplement aucun droit d'exister. Ils n'ont fait que gaspiller les ressources naturelles, ils ne savaient pas quoi faire des précieux cadeaux de Dieu ! Seuls ceux choisis par le Seigneur savent comment utiliser les cadeaux du Seigneur, et ils savaient exactement quoi en faire.

Alors même qu'ils croyaient à la condition d'« arriéré » de l'exproprié, les supporters devinrent paranoïaques et décrivirent la résistance pathétique des expropriés comme une énorme conspiration d'une puissance ineffable et de portée quasi-cosmique. L'expression de Sartre, *mauvaise foi*¹², est trop faible pour caractériser la position choisie par ces gens.

J'ai survécu jusqu'à ma quarantaine, en partie grâce au fait que l'Amérique ne s'était pas encore auto-exterminee, ni le reste de l'humanité, avec ses technologies de guerre extrêmement puissantes avec lesquelles elle minait – miner dans le sens de placer des mines explosives, rendre la terre mortelle pour l'humain – les terres de son pays et des autres.

12 En français dans le texte.

Cette décennie avait combiné ce que je croyais incombinable : un déluge de révélations sur l'holocauste sous la forme de films, de pièces de théâtre, de livres et d'articles, avec le pogrom commis par l'État d'Israël sur des arabes à Beyrouth.

Les révélations quant à l'holocauste du Vietnam n'émergeaient que marginalement. Peut-être que deux générations doivent passer avant qu'une telle saleté ne soit accrochée en plein air aux yeux de tous. Ces révélations furent presque semblables à celles sur l'holocauste auquel j'avais réchappé de peu lorsque j'étais enfant.

Des esprits logiques auraient pensé que ces révélations épouvantables ne peuvent avoir qu'un seul effet : retourner les gens contre les responsables de telles atrocités, provoquer chez les gens de l'empathie avec les victimes, contribuer à la résolution d'abolir la possibilité même d'une répétition de telles persécutions, d'une telle déshumanisation et de tant de meurtres de sang-froid. Mais, quoi qu'il arrive, de telles expériences, quelles aient été personnellement vécues ou révélées, ne sont rien d'autre que le terrain sur lequel la liberté humaine s'élève comme un oiseau de proie. Les révélations sur les Pogroms vieux de quarante ans ont même été transformées en justifications des Pogroms d'aujourd'hui.

Pogrom est un mot russe qui se référait, dans des années passées qui semblent maintenant révolues, à une émeute d'hommes armés de gourdins contre des villageois mal armés avec des caractéristiques culturelles différentes, et plus lourdement l'État était impliqué dans l'émeute, plus atroce était le pogrom. Les assaillants, beaucoup plus forts, projetaient leurs propres caractéristiques sur leurs victimes plus faibles, se convainquant eux-mêmes que leurs victimes étaient riches, puissantes, bien armées et alliées au Diable. Ils projetaient aussi leur propre violence sur leurs victimes, construisant des rumeurs sur la brutalité de leurs victimes à partir de détails repris de leur propre répertoire d'atrocités. Dans la Russie du XIXe siècle, un pogrom était considéré comme véritablement violent si cinquante personnes étaient tuées...

Les chiffres subissent une métamorphose complète au XXe siècle, quand l'État devient le principal pogromiste. On connaît les chiffres des pogroms de l'Allemagne moderne, de la Russie et de l'État turc alors que les chiffres

du Vietnam et de Beyrouth ne sont pas encore publics.

Beyrouth et ses habitants avaient déjà été sinistrés par la présence du mouvement de résistance violente des réfugiés expropriés évincés de Sion. Si les pertes humaines de ces heurts étaient ajoutées au nombre de tués par la participation directe de l'État d'Israël... Mais je m'arrête là, car je ne voudrais pas jouer le jeu infâme des chiffres.

Le tour de passe-passe consistant à déclarer la guerre contre la résistance armée et à attaquer ensuite la famille non-armée des combattants aussi bien que la population environnante avec les produits les plus horribles de la science homicide n'est pas nouveau. Les pionniers américains étaient aussi pionniers en cela. Ils ont fait une pratique standard du fait de déclarer la guerre aux guerriers indigènes pour ensuite assassiner et brûler des villages entiers composés seulement de leurs familles. C'était déjà la guerre moderne, ce que nous appelons la guerre contre des populations civiles. Cela a aussi été appliqué, de façon candide, tuerie de masse ou génocide.

Peut-être ne devrais-je pas être étonné que les protagonistes d'un pogrom se dépeignent en victimes, dans le cas présent, en victimes de l'holocauste.

Herman Melville remarqua il y a plus d'un siècle, dans son analyse de la métaphysique de la haine de l'indien, que ceux qui se sont fait une profession à plein temps de chasser et d'assassiner des indigènes de ce continent se faisaient toujours passer, même à leurs propres yeux, pour des victimes de chasses à l'homme.

L'utilisation par les nazis de la Conspiration Juive Internationale est mieux connue : pendant toutes ces années d'atrocités défilant la raison, les nazis se sont considérés comme des victimes des juifs.

C'est comme si l'expérience d'être une victime donnait l'exemption de toute solidarité humaine, comme si elle donnait des pouvoirs spéciaux, comme un permis de tuer. Peut-être ne devrais-je pas être étonné, mais je ne peux pas m'empêcher d'être en colère, parce qu'une telle posture est celle d'un salaud, la posture de celui qui refuse ou nie la liberté humaine, qui nie avoir choisi d'être un tueur. Inexpérience, qu'elle ait été personnellement vécue ou enseignée, n'explique ni ne détermine rien, ce n'est rien

qu'un faux-alibi. Melville a analysé l'intégrité morale du raciste anti-indien.

Je veux parler ici des pogromistes modernes, et plus précisément des meneurs de pogroms Je parle des gens qui n'ont pas personnellement tué cinquante, cinq ou même un seul être humain.

Je parle de l'Amérique, où la quête est de s'immerger dans le paradis en évitant tout contact avec son sale travail, où seule une minorité est impliquée personnellement dans le sale travail, où la grande majorité n'est composée que de voyeurs ou de mateurs à plein temps, appelez-les comme vous voulez. Parmi les voyeurs, je me concentre sur les voyeurs d'holocaustes et de pogroms.

Je dois continuer à me référer à ce qui est sur l'écran parce que c'est ce que tout le monde voit. Mais ma préoccupation va à celui qui le regarde, à celui qui se choisit voyeur, spécifiquement voyeur d'holocaustes, ou au souteneur des escadrons de la mort. Mentionnez-lui les mots Beyrouth et pogrom dans la même phrase et il vomira toute la moralité qu'il lui reste – il ne vomira pas beaucoup. La réponse la plus probable que vous obtiendrez sera un gloussement idiot et un rire cynique.

Cela me rappelle mon oncle, celui qui n'a pas été frappé par une voiture, qui eut au moins la décence morale de voir ce que d'autres ont vu et de le refuser, et je compare mon oncle avec ces personnes qui ne voient rien du tout, ou qui approuvent cyniquement ce qu'ils voient, s'acceptant eux-mêmes de façon cynique.

Si c'est un intellectuel, un professeur, il répondra par l'équivalent exact du gloussement idiot et du rire cynique, mais avec des mots. Il vous bombardera de sophismes, de demi-vérités et de mensonges éhontés qui lui seront parfaitement transparents alors même qu'il les prononcera.

Ce n'est pas un rêveur idéaliste aux yeux grands ouverts, mais un vulgaire propriétaire matérialiste, terre à terre et sans illusions sur ce qui constitue l'expropriation de ce qu'il appelle le bien foncier. Ce promoteur commencera par vous dire que le Sion oriental est une terre juive et il se référera à un titre de plus de deux mille ans.

Il considère Hitler comme un fou pour avoir prétendu que les Sudètes étaient une terre allemande parce qu'il rejette totalement les règles qui en ont fait une terre allemande, les traités de paix internationaux sont inclus

dans ces règles, les expropriations violentes ne le sont pas.

Mais soudainement, il met en place de nouvelles règles qui, s'il les avait vraiment acceptées, pulvériseraient l'édifice entier du bien foncier. S'il les acceptait vraiment, il vendrait des parcelles de Gdansk aux Kachoubes de retour d'exil, des terres du Michigan, du Wisconsin et du Minnesota aux Ojibwés, des terres en Iran, en Irak et en Turquie à des Pârsis, et il devrait même louer des parties de Sion elle-même aux descendants chinois des chrétiens nestoriens et à plusieurs autres.

De tels arguments ont plus d'affinités avec le gloussement idiot qu'avec le rire cynique.

Le rire cynique traduit en mots : Nous (ils disent toujours Nous), Nous avons conquis les primitifs, les avons expropriés et expulsés, mais les expropriés résistent encore, alors qu'au même moment Nous avons acquis deux générations qui n'ont aucune autre maison qu'Israël. Étant réalistes, nous savons que nous pouvons en finir avec la résistance une bonne fois pour toutes en exterminant les expropriés. Un tel cynisme sans une brin-dille d'intégrité morale pourrait être réaliste, mais il pourrait aussi s'avérer être ce que C.W. Mills appelait le « réalisme pathologique », parce que la résistance pourrait survivre et s'étendre. Cela pourrait continuer comme en Irlande.

Il y a encore une autre réponse, la réponse de l'escroc de la Ligue de Défense¹³ armé d'un gourdin qui pense que l'absence de chemise noire le rend méconnaissable.

Il serre son poing ou son gourdin et crie : Traître ! Cette réponse est la plus sinistre, en ce qu'elle clame que Nous sommes un club dans lequel tout le monde est le bienvenu, mais où l'adhésion de certains est obligatoire.

Dans cette utilisation, « traître » ne veut pas dire « antisémite », puisqu'il est destiné aux gens qui sympathisent avec la situation critique des sémites actuels. « Traître » ne veut pas dire « pogromiste », puisqu'il est destiné aux

13 La *Jewish Defense League* est un mouvement néo-sioniste d'extrême-droite créé aux États-Unis en 1968 par Meir Kahane, fondateur deux ans plus tard du parti politique religieux et xénophobe israélien le Kach. Il fut notamment connu pour ses actions et agressions violentes, comme son volet français, la Ligue de Défense Juive.

gens qui sympathisent toujours avec les victimes des pogroms. Ce terme est un des peu nombreux composants du vocabulaire d'un raciste à travers les âges, il signifie : Traître à la Race.

Et ici j'atteins le seul élément que l'antisémite nouveau n'avait pas encore partagé avec le vieil antisémite : la *Gleichschaltung*, la « synchronisation » totalitaire de toute activité et expression politique. La Race entière doit marcher au pas, au rythme du même battement de tambour. Tous doivent obéir.

L'unicité de la condamnation d'Eichmann est réduite à une différence dans le rituel des jours fériés. Il ne me semble pas que de tels imbéciles puissent être les « sauveurs des traditions d'une culture persécutée ». Ce sont des *conversos*, mais pas du catholicisme de Ferdinand et Isabelle¹⁴, ce sont des *conversos* de la pratique politique du Führer.

Le long exil est fini. Le réfugié persécuté retourne enfin à Sion, mais si traumatisé et avec tant de cicatrices qu'il en est méconnaissable, il a complètement perdu son individualité et s'est perdu lui-même : il revient antisémite, pogromiste et boucher. Les années d'exil et la souffrance sont toujours incluses dans son maquillage, mais seulement comme autojustifications, et comme répertoire des horreurs à imposer à des « primitifs », et même à la terre elle-même.

Je pense que j'ai maintenant montré que l'expérience de l'holocauste, vécue ou observée, ne fait pas en soi d'un individu un critique des pogroms, qu'il ne confère pas non plus de pouvoirs spéciaux ou ne donne un permis de tuer, elle ne fait pas de lui un meurtrier de masse. Mais je n'ai même pas touché à la grande question soulevée par tout cela : puis-je expliquer pourquoi quelqu'un fait le choix de devenir un meurtrier de masse ?

Je pense que je peux commencer à y répondre. Au risque de plagier le portrait de Sartre du vieil antisémite, je peux au moins essayer d'indiquer un ou deux des éléments dans le domaine des choix de l'antisémite nouveau.

Je pourrais commencer par remarquer que le nouvel antisémite n'est pas vraiment si différent de n'importe quel autre téléspectateur, et que le choix

14 Ferdinand II d'Aragon et Isabelle de Castille.

de regarder la télévision est au cœur de la question (j'inclus la presse et le cinéma dans l'abréviation « *Tell-a-vision* »).

Ce que le spectateur voit sur l'écran, ce sont quelques-uns des actes « intéressants », tamisés et censurés, de l'ensemble monstrueux dans lequel il joue un rôle insignifiant mais quotidien. L'activité centrale mais pas souvent télévisée de cet énorme ensemble est le travail industriel et bureaucrate, le travail forcé, ou tout simplement, le Travail, l'*Arbeit* qui ne *macht*fret pas¹⁵.

Soljénitsyne, dans son volumineux *Archipel du Goulag*, a fourni une analyse profonde des effets d'un tel *Arbeit* sur la vie extérieure et intérieure de l'individu. Une analyse comparablement profonde doit encore être faite de l'administration qui « synchronise » l'activité, des institutions qui produisent des Eichmanns et des chimistes qui appliquent des moyens rationnels à la mise en pratique des fins irrationnelles de leurs supérieurs.

Je ne peux pas résumer les découvertes de Soljénitsyne. Ses livres doivent être lus. Brièvement, je peux seulement dire que la partie de la vie passée en *Arbeit* et la futilité et l'insignifiance de l'existence dans un étal de marchandises en tant que vendeur ou acheteur, travailleur ou client, laisse l'individu sans parenté, communauté ou signification ; elles le déshumanise, l'évacue. Elles ne laissent rien d'autre à l'intérieur que les futilités qui composent son extérieur. Il n'a plus la cohérence, le sens, les pouvoirs propres donnés à tous les membres des communautés anciennes qui n'existent plus. Il n'a même pas la fausse cohérence donnée par les religions qui conservaient la mémoire des anciennes qualités tout en réconciliant les gens avec des mondes où ces qualités étaient absentes. Même les religions ont été évacuées, réduites à des rituels vides dont la signification a depuis longtemps été perdue. Le vide est toujours là, et c'est comme la faim : ça fait mal. Mais rien ne semble pouvoir le remplir.

15 *Arbeit macht frei* est une expression allemande signifiant « le travail rend libre ». Elle fut recyclée par les nazis dans les années 1930. C'est le général SS Theodor Eicke qui ordonna l'apposition de la phrase à l'entrée des camps de concentration et des camps d'extermination, notamment Auschwitz, Dachau, Gross-Rosen, Sachsenhausen, et à la prison de la Gestapo de Theresienstadt en République tchèque. Avant cela, cette phrase avait été utilisée par l'entreprise allemande IG Farben au-dessus du fronton de ses usines.

Oh, mais il y a quelque-chose qui pourrait vraiment combler ce vide et cette faim, au moins de façon artificielle. Cela aura beau être de la sciure de bois et non du fromage râpé, ça donnera l'illusion à l'estomac qu'il a été alimenté. Ça a beau être une abdication totale de ses pouvoirs propres, un suicide, ça crée l'illusion d'un accomplissement, d'une réappropriation des pouvoirs perdus.

Ce quelque(chose est la vision révélée qui peut être observée pendant des heures, et de préférence tout le temps. En se choisissant voyeur, l'individu peut observer tout ce qu'il n'est plus. Tous les pouvoirs qu'il n'a plus, elle les a, et elle les a encore plus. Elle a des pouvoirs qu'aucun individu n'a jamais eu. Elle a le pouvoir de transformer les déserts en forêts et les forêts en déserts. Elle a le pouvoir d'anéantir les populations et les cultures qui ont survécu depuis le début des temps et de ne laisser aucune trace de leur existence ; elle a même le pouvoir de ressusciter les populations et les cultures disparues et de les doter de la vie éternelle dans l'air conditionné des musées.

Dans le cas où le lecteur n'aurait pas déjà deviné qui est derrière ce « elle », il s'agit en fait de l'ensemble technologique, du processus industriel, du Messie qu'on appelle progrès, il s'agit de l'Amérique.

L'individu privé de sens choisit d'effectuer le saut final dans l'absurde par l'identification au processus même qui le prive. Il devient « Nous les exploités » en s'identifiant à l'exploiteur. Désormais, ses pouvoirs sont Nos pouvoirs, les pouvoirs de l'ensemble, les pouvoirs de l'alliance des travailleurs avec leurs propres patrons, alliance connue sous le nom de Nation ou de « Nation développée ». L'individu impuissant devient un commutateur essentiel de l'omnipotent et omniscient ordinateur central, il ne fait plus qu'un avec la machine.

Son immersion peut même devenir une orgie lors des croisades contre ceux qui sont encore en dehors de la machine : les arbres intacts, les loups, les primitifs.

Au cours de ces croisades, il devient l'un des derniers pionniers, il joint ses mains au travers des siècles à celles des conquistadors du sud et des pionniers du nord de ce double continent, il joint ses mains à celles de ceux qui haïssent les indiens, des explorateurs et des croisés. Il sent enfin l'Amé-

rique couler dans ses veines, l'Amérique déjà cuisinée dans les chaudrons d'alchimistes européens bien avant que Christophe Colomb (un *converso*) n'atteigne les Caraïbes, Raleigh les Algonquins ou Cartier les Iroquois. Il donne le coup de grâce à son humanité restante en s'identifiant au processus d'extermination de la culture, de la planète et de l'humanité.

Si je continuais, j'en arriverais probablement à des résultats déjà découverts par Willhelm Reich dans son étude de la psychologie de masse du fascisme. Cela m'irrite qu'un nouveau fascisme choisisse d'utiliser l'expérience des victimes du fascisme précédent parmi ses justifications.

Mes parents ont tout donné, à contrecœur, pour la cause sioniste, et ils ont été bafoués – tous exceptée ma tante raciste – par l'inqualifiable enthousiasme des américains de la seconde génération et d'après pour un État éloigné avec des policiers, des professeurs et des patrons juifs, puisque ces personnes étaient déjà des policiers, des professeurs et des patrons en Amérique. Ma tante raciste a compris sur quoi reposait cet enthousiasme : la solidarité raciale. Mais je n'étais pas conscient de cela à l'époque. Je n'étais pas un petit écolier américain émérite et surbrillant et je pensais que la solidarité raciale était quelque chose de limité aux Nazis, aux Afrikaners et aux sudistes américains.

Je commençais à me familiariser avec les caractéristiques propres aux nazis qui m'avaient presque capturé : le racisme, qui réduit des gens à leurs connexions généalogiques sur cinq ou six générations, le nationalisme de croisade, considérant le reste de l'humanité comme un obstacle, la *Gleichschaltung*, coupant toute liberté de choix individuel, l'efficacité technologique, faisant de petits humains de simples boulons de rechange d'une gigantesque machinerie, le militarisme despotique et arrogant, lançant des murs de tanks contre une minuscule cavalerie en arrachant cent fois les pertes subies et la paranoïa officielle, donnant de l'ennemi, des citadins et des villageois pauvrement armés, l'image d'une conspiration quasi omnipotente et toute-puissante, de portée et de dimension cosmique. Mais je ne voyais pas en quoi ces aspects étaient présents en Amérique ou en Israël.